

enchanté !

corinne rondeau

Surprise. Il arrive qu'un étudiant n'en soit pas un, ce fût le cas lors d'une soutenance pour le DNSEP de l'École supérieure des beaux-arts d'Angers en juin dernier. Hélas il n'en va pas de même pour les pédagogues, comme dirait Satie : « Ne pleurons pas sur le sort – le hareng sort – de ces Messieurs pédagogues et Cie. Ils ont tous des bonnes places – très chaudes – pour asseoir leurs bons derrières. » Ainsi reçoivent-ils un coup de pied dans l'art de garder la place, quand le prétendant au diplôme est hors barème.

Par chance, un tel coup déplace l'art vers celui d'être entre deux chaises, de l'avantage de mesurer les écarts entre toutes choses, mais toujours par paires. Paire de gants à la manière d'un infréquentable Arthur Cravan, poète et boxeur, « j'étais fou d'être boxeur en souriant à l'herbe ». Comme le dit Kafka, les choses de l'esprit viennent d'un point situé au milieu, pareil à un brin d'herbe qui croît par le milieu de la tige. De cet insondable, de ne reposer sur aucun sol, l'homme tient librement dans sa main le tour de la plume ou du gant. Homme libre de choisir ses écarts, devenir lui-même le milieu. Ce qu'il ne peut pas choisir, en revanche, c'est la longueur de la tige.

Un étudiant donc, qui n'en était pas un, me rappela sous le terme de contre-performance qu'il n'est pas besoin de la dite performance artistique pour réfléchir à l'art afin de « quitter le navire avant qu'il ne flotte trop bien ». Thomas Wattebled, c'est son nom, a le sens de la faiblesse pure, c'est-à-dire de l'acte en puissance ou encore, si on n'aime pas Aristote et qu'on veut faire plus jeune qu'on est, de la suspension inéluctable. Il nomme cela le temps mort. Y a là les référents qu'il faut prendre au pied du mot mort, sans négliger les métaphores (temps arrêté, apnée, chute, hors-jeu, balle perdue), et du mot temps de ne pas saisir les corps après le coup de sifflet de l'engagement pavlovien. Ce n'est pas le temps mort contre le temps de la performance. Ce n'est pas la stratégie du néant contre celle des résultats d'entreprise, fut-elle sportive. Si tel est le cas, alors nous pouvons continuer à pleurer sur la bonne et la mauvaise fortune : la cause de la pauvreté de certains est le résultat de la productivité des autres. Bref il y a des vaincus et des vainqueurs, des plaintes et des crimes, un monde misérable tel qu'en lui-même que la doctrine de la lutte des classes de Marx n'a rien changé sinon de savoir désormais que c'est comme ça que ça tourne. Si cela n'est pas faux, ce serait oublier qu'il y a toujours une voie supplémentaire, celle que choisit un serpent qui ne se mord pas la queue.

Comme autre digression pour arriver à faire bouger l'image du cercle infernal (car ce n'est qu'une image), il faudrait commencer par se demander en quoi le rêve motive la performance, par exemple, dribbler la moitié du terrain tous les adversaires et de marquer plein cadre, ce qui, comme on le sait, n'arrive jamais dans la réalité. Serait-ce dire que le temps mort ne rêve d'aucun rêve ? Un rêve sans but. Ce qui pourrait bien être la différence entre des rêves prosaïques qui appellent aux massifications rituelles du stade jusqu'à la rue, et des rêves qu'il faudrait appeler des visions qui laissent seul et sans voix : « J'avais plié mes 2 mètres dans l'auto où mes genoux avançaient deux mondes vitrés et j'apercevais sur les pavés qui répandaient leurs arcs-en-ciel les cartilages grenats croiser les biftecks verts ; les spécimens d'or frôler les arbres aux rayons irisés, les noyaux solaires des bipèdes arrêtés ; enfin, avec des franges rosés et des fesses aux paysages sentimentaux, les passants du sexe adoré et, de temps à autre, je voyais encore, parmi les chieurs enflammés, apparaître des phénix resplendissants. » La différence entre la poésie et le sport relève moins du rêve que du récit, tel celui de Cravan au moment de son départ pour l'Amérique. Récit possible seulement dans un temps mort, assis dans le taxi, et qui, à l'aide de mots, forme des images semblables à des rêves. Le temps mort est-il le moyen, et non le but, de transmettre une tradition – dont à l'évidence on n'a plus rien à faire ? Est-il l'autorité par laquelle on tente de gagner du temps comme une Pénélope ou une Schéhérazade, qui de nuit défont le tissage de la veille et jouent leur vie sur le fil du temps ? Le temps mort serait-il une façon de différer la mort – qui est toujours l'affaire d'un départ – par une suite d'aventures qui, de nuit comme de jour, ne cessent de s'entrelacer, jusqu'à atteindre le désir pur d'un récit qui s'éloigne de l'expérience vécue pour constituer un *no man's land* et non un ring de boxe où on attend le knock-out ? Une terre où personne ne s'est aventuré et qui pourrait bien être l'autre nom de la poésie. Lorsque Thomas Wattebled, dans sa série *L'échoué*, se photographie nuitamment, feux de détresse au bout des bras en croix, debout sur des ronds-points décorés d'embarcations (navrante imagination du 1%) il fait peut-être signe à la disparition de Cravan dans le Golfe du Mexique. Plus sûrement éprouve-t-il le geste d'un écart entre détresse et victoire. Ou comment l'étincelle de la mélancolie incendie le flambeau de la toute-puissance. Au tissage des héroïnes antiques succèdent les feux de détresse modernes, et quand bien même la durée d'un temps d'entrelacs s'oppose à l'instant furtif



d'une flamme, reste toujours le récit entre deux choses. Le lieu du temps mort. Comme un rond-point qu'on prendrait en sens inverse. Possibilité qu'on ne s'accorde pas à cause de l'heure tardive avec l'illusion romantique de remonter le temps, mais pour créer sa figure, *L'échoué*. Allumer les feux de détresse revient alors à former la figure d'une mélancolie héroïque. Qui pourrait contredire que c'est encore avec des figures qu'on transmet aujourd'hui quelque chose ?

L'écart donc du temps mort et celui de la performance ne joue pas du dualisme, tel le poète et boxeur « Qu'ai-je à faire de vos petites contradictions ? », ou victoire et défaite « j'aime les lits où comme le chat je puis faire le mort en respirant tout en étant vivant ». Pas plus d'ailleurs l'idée de la performance serait, linguistiquement parlant selon une fâcheuse tendance, le langage suffisant à produire un effet réel : Ouvre la porte ; Ferme ta gueule ! En effet, c'est un impératif. C'est bien insuffisant comme cause de l'effet, ou encore à lire Cravan « j'ai toujours considéré l'art comme un moyen et non comme un but » avec le projet de faire « malhonnêtement fortune » (Broodthaers n'était pas le premier à avoir des idées crapuleuses !) dans un monde où l'art appartenait aux bourgeois, « j'entends par bourgeois : un monsieur sans imagination ». Faire fortune en rencontrant Gide : « Il est millionnaire. Non quelle rigolade, je vais aller rouler ce vieux littéraire ! » Ce qui évidemment n'arriva pas, mais dont on connaît la réponse fameuse à la question : « Monsieur Gide, où en est-on avec le temps ? » ... « Six heures moins un quart ». Art de l'esquive à n'en pas douter comme pour mettre fin à une conversation mal embouchée lorsque Cravan déclare tout de go qu'il préfère de beaucoup la boxe à la littérature. À croire que le problème du poète est vertical, celui du romancier longitudinal. Le tintement de la cloche ou le tic-tac. Le temps mort n'est ni l'un ni l'autre. C'est une manière de regarder deux temps à la fois : le mouvement à l'arrêt, ou comme le dirait Walter Benjamin une « agitation figée ». C'est la faiblesse pure – peut-être la grâce – de Thomas Wattebled, comme à vélo longeant un stade de football en jachère, l'œil attrapé par un parterre de laitern qu'un soleil de printemps fait briller, il en cueille un bouquet porté comme une torche de vainqueur. Rien de plus qu'une figure retournée en vaincu. Instant de la flamme de désenchantement réinventant l'enchantement. C'est la marque de notre présent, temps mort, temps du sauvetage.

Thomas Wattebled
Balle Perdue, 2012.
Tirage numérique, 50 x 70 cm.